Comptes rendus bibliographiques

Autor(en): **Bossard, Maurice / Nicod-Saraiva, Marguerite**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **2 (1969)**

Heft 4

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Paul AEBISCHER : *Linguistique romane et histoire religieuse.* 1 vol., 376 p., Abadia de San Cugat del Valles, Instituto internacional de cultura romanica de la EXCMA, disputacion provincial de Barcelona, 1968.

Il est souvent impossible d'acquérir tel ou tel article intéressant paru dans une revue étrangère à petit tirage, il est même difficile de l'obtenir en bibliothèque, du moins dans un bref délai. M. Aebischer, qui a publié plusieurs centaines d'articles philologiques dans les revues les plus savantes et les plus diverses, a regroupé dans ce volume, qui constitue le tome 24 de la *Biblioteca filologica historica,* tous ses articles se rapportant à des problèmes d'histoire religieuse étudiés à la lumière de la linguistique romane.

Les quatre premières études ont trait à des noms de lieux derrière lesquels apparaissent encore des traces de cultes antiques rendus aux eaux, aux grottes ou aux arbres. Dans ces articles, écrits avant la dernière guerre, M. Aebischer montre que des pratiques superstitieuses — vénération d'un arbre, d'une source — se sont maintenues fort longtemps, que ce soit chez nous, en Italie ou en Espagne, et que l'Eglise, ne pouvant efficacement les extirper, a fait bâtir à l'endroit où avaient lieu ces pratiques, ou à proximité immédiate, un sanctuaire à la gloire de la Sainte Vierge ou de tel ou tel saint, cette substitution de culte étant accompagnée généralement d'un changement du nom de la rivière ou du lieu-dit.

Les sept autres articles sont consacrés à l'étude d'un certain nombre de termes du latin ecclésiastique : *Dominus* et *domnus,* synonyme de *sanctus, martyretum* « cimetière », *basilica, eclesia* et *ecclesia, plebs* au sens de « paroisse », *diocia* dans celui de « ressort ecclésiastique ». Ces articles, à l'exception des deux premiers, parus respectivement en 1928 et 1936, ont tous été rédigés entre 1962 et 1965. Dans presque toutes ces études, le savant philologue, je ferais mieux de dire le savant chartiste, procède presque toujours de la même manière. Il fait tout d'abord un exposé de l'ensemble du problème et des solutions envisagées pour le résoudre, ensuite il consulte les atlas linguistiques pour se rendre compte de la répartition actuelle des mots en concurrence ou de l'aire recouverte présentement par le terme objet de sa recherche ; cette première démarche lui permet déjà certaines remises au point. Puis c'est l'examen de la toponymie, révélant en général une extension plus vaste du terme discuté et indiquant par conséquent que le mot a été utilisé autrefois dans des contrées d'où il a disparu par la suite. Mais quand a-t-il été usité dans ces régions et quand a-t-il cessé de l'être ? Seul, un dépouillement attentif des textes médiévaux, et spécialement des recueils de chartes antérieurs à l'an mille, peut donner une réponse à ces questions. A l'aide de ces dépouillements, M. Aebischer peut dater l'apparition d'un terme dans telle ou telle région, constater son maintien pendant un ou plusieurs siècles ou même jusqu'à aujourd'hui, enfin noter, s'il y a lieu, sa disparition à une date relativement précise.

Par ces recherches minutieuses, M. Aebischer parvient à prouver que certaines affirmations de ses illustres prédécesseurs, Jud en particulier, sont erronées. Ainsi, dans son article : *Basilica. Eclesia. Ecclesia. Etude de stratigraphie linguistique,* il établit que le mot *basilica,* conservé en roumain et en rhéto-roman, a recouvert

jadis une aire considérable dans la Romania, avant d'être évincé de presque partout par son concurrent de toujours *eclesia,* mot d'où sont issus le français *église,* le provençal *gleisa,* l'espagnol *iglesia,* le portugais *igreja,* sans oublier le *gesa* de l'Italie du Nord, aujourd'hui menacé à son tour par *chiesa,* venu de Rome et issu du lattin *ecclesia.*

Dans le cas de *plebs,* employé au sens de « territoire paroissial », M. Aebischer administre la preuve que ce sens, que tout le monde disait apparaître au IVe siècle déjà, ne fait en réalité son apparition qu'au milieu du VIIe siècle en Toscane, avant de passer en Romagne au siècle suivant et d'être employé quelquefois par les chancelleries pontificales et impériales au cours des siècles qui suivent. Ainsi le dépouillement des chartes permet non seulement une datation précise, mais une localisation quasi certaine.

Ecrits d'une plume alerte, ces articles ne sont pas dépourvus parfois d'une certaine ironie à l'égard de savants qui ne font que se recopier l'un l'autre, qui s'empressent d'affirmer un fait sans l'avoir suffisamment vérifié et qui, épris de grandes théories très générales et d'idées toutes faites, font foin des recherches minutieuses de détail. M. Paul Aebischer, au contraire, étudie, comme je l'ai dit et selon son habitude, tous les textes qu'il peut trouver et il nous cite en abondance les témoignages qu'il a pu recueillir. Cette vaste documentation rendra peut-être la lecture des études contenues dans ce recueil quelque peu fastidieuse au profane, mais c'est là un tribut qu'il fallait que l'auteur payât à la science. Au reste, dans les articles qu'il a composés récemment, M. Aebischer résume brièvement à la fin de chacun d'eux les résultats auxquels il est parvenu. Le lecteur pressé pourra s'y rapporter. Quant au chercheur désireux de saisir à fond le problème ou de continuer certaines discussions au sujet de ces termes d'histoire ecclésiastique — et personne n'est plus difficile à convaincre que certains philologues ! — il lira attentivement chaque ligne de ce recueil et pourra s'inspirer de la méthode rigoureuse suivie par M. Aebischer.

Maurice Bossard.

Roland Donzé : *La grammaire générale et raisonnée de Port-Royal. Contribution à l'histoire des idées grammaticales en France.* 1 vol., 257 p., Berne, Francke, 1967.

La grammaire de Port-Royal est encore très fréquemment aujourd'hui citée par les linguistes comme l'un des points de départ de la grammaire moderne. Certes, c'est en langue vulgaire le premier ouvrage de ce genre, bien que de nombreuses grammaires de caractère philosophique écrites en latin aient vu le jour au XVIe siècle et qu'au moyen âge, les scolastiques se soient penchés sur certains problèmes grammaticaux. Mais entre eux et 1660, date de la parution de la grammaire de Port-Royal, il y a eu Descartes et son *Discours de la Méthode* ; aussi son influence se retrouve-t-elle dans l'élaboration de la *Grammaire générale et raisonnée* où les deux auteurs, Lancelot et Arnauld, se proposent de parler de « ce qui est commun à toutes les langues et des principales différences qui s'y rencontrent.

M. Donzé, pour étudier la conception qui a présidé à cette grande œuvre, a complété les données fournies par la *Grammaire* par celles provenant de la *Logique* dite de Port-Royal, parue en 1662, soit deux ans plus tard, et due à la plume de Nicole et d'Arnauld, qui collabora ainsi aux deux ouvrages. D'autre part, à l'aide de citations nombreuses, M. Donzé montre quelle a été l'évolution des

idées de Lancelot, qui, antérieurement à 1660, avait publié des méthodes pour apprendre facilement le latin, le grec et l'italien. Enfin, pour mieux situer la grammaire de Port-Royal dans son temps, l'auteur ne se fait pas faute de citer à de nombreuses reprises les grammairiens du XVIe siècle et du début du XVIIe siècle (Scaliger, Sanctius, Scoppius) auxquels ces Messieurs de Port-Royal sont largement redevables.

Dans son examen de la *Grammaire raisonnée,* M. Donzé ne suit pas l'ordre d'exposition de celle-ci, mais divise son exposé en deux grandes parties : les Mots — pourquoi n'a-t-il pas plutôt parlé d'espèces ? — et les Fonctions.

Après avoir montré tout l'intérêt que présente pour le linguiste moderne le premier chapitre de la deuxième partie de l'ouvrage, où la théorie du signe linguistique est ébauchée pour la première fois, M. Donzé passe en revue les différentes définitions données par les auteurs de la vénérable grammaire et expose leurs diverses théories basées surtout sur l'analyse conceptuelle. Si celles-ci recèlent parfois des vues originales et d'avant-garde pour l'époque, il faut avouer que souvent elles nous apparaissent gauches et même bizarres, aussi des adjectifs tels que « imparfait », « contradictoire » ou « ambigu » reviennent-ils souvent sous la plume du commentateur. Nos deux auteurs, en effet, ne craignent pas parfois de se contredire d'un chapitre à l'autre ou d'envisager des solutions qui, en fait, s'excluent l'une l'autre, sans parler d'explications qui sont fort loin de la vérité telle que nous la connaissons aujourd'hui. A certains moments même, par exemple lorsqu'il est question du *il* précédant le verbe impersonnel en français, leurs raisonnements nous semblent totalement aberrants ; pourtant, ne l'oublions pas : la grammaire générale en est à ses débuts et, dans le domaine de l'étymologie, Ménage, à la même époque, est encore plus farfelu !

Un autre défaut de la grammaire de Port-Royal, signalé par M. Donzé, réside dans la part disproportionnée faite au français dans cette grammaire qui se veut générale. Souvent, un point secondaire, parce qu'il a été l'objet d'une remarque de Vaugelas, est traité avec un grand luxe de détails, lors même que l'ouvrage dans son ensemble a, somme toute, des dimensions fort réduites.

Un autre point sur lequel le commentateur ne me paraît pas avoit suffisamment insisté est le fait que ces Messieurs ne se préoccupent nullement de la filiation des langues et négligent totalement le point de vue diachronique. Ils veulent tout expliquer par la logique sans se rendre compte que beaucoup d'anomalies dans les langues modernes ne s'expliquent que par l'histoire de la langue et ne sont en fait que des restes d'un ancien état de langue. Pourtant, là encore, rappelons-nous que nous sommes au XVIIe siècle, époque où l'on n'a en général que mépris pour les siècles antérieurs et pour l'ancienne langue qu'on ignore totalement.

Destiné à montrer l'importance de la grammaire de Port-Royal du point de vue linguistique en général et des théories en faveur actuellement en particulier, l'ouvrage de M. Donzé est pourvu d'abondantes notes, d'une bibliographie fort complète sur le sujet et de deux index, l'un des auteurs cités, l'autre des notions discutées dans le recueil. Peut-être l'auteur aurait-il pu encore faire figurer en appendice un certain nombre de définitions dues aux auteurs de Port-Royal et qui constituent comme la charpente de leurs ouvrages, que ce soit la *Grammaire* ou la *Logique* ; parfois aussi la disposition typographique du texte ne m'a pas paru des plus claires. Mais ce sont là questions de détail et l'ouvrage de M. Donzé rendra sans nul doute grand service tant aux linguistes qu'aux historiens de la langue française qui ne pourront pas, pour autant cependant, se dispenser de lire la *Grammaire générale et raisonnée* dans le texte original.

Maurice Bossard.

Gérard de NERVAL : *Pandora,* Edition critique établie par Jean Guillaume, fascicule 36 de la Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de Namur, Editions Duculot, Gembloux, Belgique, 1968. T. I, Edition critique, 177 p. ; T. II, Planches, I à XLII.

Dans sa Préface à l'édition critique de *Pandora,* M. Claude Pichois félicite le Révérend Père Jean Guillaume d'avoir non seulement mis au service de la critique de ce texte une méthode d'exégète, mais encore abordé une œuvre profane « avec le soin respectueux dont on entoure les textes de l'Ecriture ». Conjointes, ces deux qualités donnent en effet au travail du P. Guillaume une classe exceptionnelle.

Le livre présente, à première vue, un aspect technique assez déroutant. Dans son souci d'information à la fois rigoureuse et exhaustive, le P. Guillaume consacre d'abord une cinquantaine de pages à l'inventaire et à la description critique des documents, puis à leur classement. Précieux pour le chercheur qui a la possibilité, lui aussi, d'accéder aux sources, ces chapitres pourraient rebuter le simple lettré. Pourtant ils font plus que le renseigner sur une méthode de travail et justifier la confiance qu'il sera appelé à faire au texte : riches en informations sur la rédaction de l'œuvre et les circonstances de ses diverses publications, ils ouvrent des aperçus aussi bien sur la vie de Nerval et son comportement à l'égard de son œuvre que sur celui de ses admirateurs.

Ces deux chapitres de pure documentation sont complétés par une série d'appendices particulièrement intéressants : un résumé de *Pandora* ; une brève mise au point au sujet du prétendu ésotérisme de l'œuvre ; un répertoire des passages de la correspondance où se dessine la genèse de *Pandora* ; une critique systématique et détaillée de chacune des principales éditions ; une étude sur le milieu de l'Ambassade de Vienne ; une présentation de Camille Moke ; enfin, quelques remarques sur l'identité de Pandora. Ce dernier chapitre, sur lequel d'ailleurs s'achève le livre, se termine par une phrase qu'il faut citer car elle exprime de façon saisissante l'esprit dans lequel a été menée cette approche ; craignant que quelque lecteur ne se fonde sur les renseignements qu'il apporte pour identifier le personnage de Pandora, le P. Guillaume déclare : « Pour nous, après une enquête poussée aussi loin que nous l'avons pu, nous conclurons que Pandora, si tentants soient parfois les signes, demeure, comme Béatrice, sans visage. » Une telle phrase révèle l'homme curieux et respectueux de l'homme, le poète qui inspirent, chez le P. Guillaume, le technicien.

C'est dire que l'édition même de *Pandora* qu'il propose cerne au plus près le mystère sans le déflorer. Par rapport aux éditions précédentes, celle-ci présente de notables divergences de structure, de vocabulaire, d'orthographe, de ponctuation — toutes d'ailleurs justifiées par la présentation des documents. Elle s'accompagne d'un appareil de notes si minutieux, complet et vivant qu'il ne laisse sans réponse aucune des questions que suggère au lecteur le contenu formel du texte. Grâce à ce gigantesque travail de défrichement dont l'auteur craignait que l'aridité ne rebute le lecteur, celui-ci, au contraire, se trouve placé d'emblée au seuil même du véritable mystère. Qui en apparaît plus fascinant.

Ce volume est suivi d'un beau recueil de planches : fac-similés, photographies et reproductions d'un texte dans ses différents états.

Marguerite Nicod-Saraiva.